

Introduction

Paul BAUDRY et Justine PÉDEFLOUS

Université Paris-Sorbonne

A l'heure d'une postmodernité toujours aussi déroutante, où le scepticisme né du positivisme scientifique côtoie les pratiques les plus abracadabrantes de l'extrémisme religieux, la dimension éthique des pratiques littéraires semble dangereusement tanguer. La reproduction des héritages formels et des bienséances esthétiques est mise à mal par la médiatisation d'un relativisme moral qui va jusqu'à s'immiscer dans les éthiques d'écriture et dans les écritures à visée éthique. Cependant, la littérature contemporaine semble n'avoir rien perdu de sa capacité à interroger les rapports entre moralité et esthétique, ni même avoir renoncé à une quête formelle susceptible d'incarner le vice et la vertu.

A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que dans *El laberinto de la soledad* (1950), Octavio Paz avait auguré une écriture fondamentalement politique et porteuse d'un héritage moral intrinsèque, véritable « profession de foi » qui demeure toujours d'actualité :

Escribir implica una profesión de fe y una actitud que trasciende al retórico y al gramático; las raíces de las palabras se confunden con las de la moral: la crítica del lenguaje es una crítica histórica y moral. Todo estilo es algo más que una manera de hablar: es una manera de pensar y, por lo tanto, un juicio implícito o explícito sobre la realidad que nos circunda¹.

Le parti pris critique des signifiants est ainsi dévoilé dans la matérialité de ces récits qui ne cessent d'interroger la légitimité des écarts entre pouvoir et devoir. En effet, le champ littéraire hispanique semble être le théâtre d'un affrontement esthétique où s'apposent les représentations de l'éthique, c'est-à-dire des comportements pratiques volontaires et souhaitables à l'égard d'autrui, à celles de la morale, c'est-à-dire des comportements pratiques imposés et péremptaires à l'égard

¹ PAZ, Octavio, *El laberinto de la soledad* [1950], Madrid, Cátedra, 2003, p. 309.

d'autrui. Engagés dans le langage, les auteurs mobilisent nécessairement un héritage de connotations qui font de leurs fictions un miroir du monde et de la praxis littéraire un art de vivre à imiter ou non.

A en croire les propos de Georges Bataille en 1958, la littérature entretiendrait un rapport de fascination avec la possibilité d'enfreindre positivement certains interdits fondamentaux qu'elle s'autoriserait à représenter et même à multiplier sous presse : « Si la littérature s'éloigne du mal, elle devient vite ennuyeuse² ». Ce rapport de proportionnalité entre malfeasance et succès semblerait inactuel à la lumière d'une surmédiatisation qui banalise aujourd'hui l'horreur et les abominations les plus exécrables dont l'homme est capable.

Or, il s'agit bien de cette capacité d'initiative pour mal agir intentionnellement, c'est-à-dire cette potentialité actantielle et psychique de nuire, que la littérature et les arts espagnols et latino-américains du XIX^e, XX^e et XXI^e siècle se sont évertués à dépeindre. Enivrés par le vertige du mal, ces écrivains se confronteront aussi dans la littérature à ce qui fait exemple, à ce qui se donne comme exemplaire. En effet, depuis la *Poétique* d'Aristote, la littérature est pensée non pas comme fin en soi, mais en fonction d'un but autre, l'utilité. Cette idée, condensée dans l'expression horatienne de l' « utile dulci », sera continuellement reprise dans les arts poétiques jusqu'au XVIII^e siècle. Le mouvement romantique marquera une rupture de cette tradition de subordination de la littérature à un intérêt éthique en défendant une conception amoral voire immorale de l'art dont le monde hispanique recueille les fruits jusqu'à nos jours.

Mais cette rupture n'est sans doute pas si nette car on observe la permanence de certaines formes (la fable, l'apologue, la parabole, l'exemplum, etc.) ou thématiques exemplaires (récompense et châtement), remaniées ou recomposées dans d'autres genres littéraires au sein de notre champ d'étude. Si une visée morale peut également être exprimée en dehors de ces formes cano- niques, celles-ci peuvent tout aussi bien être subverties en étant mises au service de l'immoralité, par exemple lorsqu'il s'agit de contourner la censure politique. A la lumière de ces réflexions prélimi- naires, les questions posées par ces grimaces et grimages de la bienséance dans les mondes ibériques et latino-américains (XIX^e-XXI^e) apparaissent d'elles-mêmes : quelle valeur littéraire la modernité accorde-t-elle aux œuvres à contenu moral alors qu'elle fonde sa contemporanéité sur l'amoralité ou l'immoralité de l'art ? La transgression est-elle devenue la seule voie esthétique pour la littérature ?

Pour tenter d'y répondre, l'équipe du LPH, sous la direction de M. Sadi Lakhdari, rat- tachée au CRIMIC de l'Université Paris-Sorbonne a rassemblé plusieurs chercheurs lors d'une jour- née d'études organisée le 17 novembre 2012 à l'Institut d'Etudes Ibériques dont nous publions au- jourd'hui les travaux. Dans un souci d'interdisciplinarité, les divers intervenants se sont interrogés aussi bien sur les stratégies artistiques employées pour mettre en scène une visée morale que sur ses limites dans un contexte postromantique et postmoderne où moralité et esthétique semblent à jamais dissociées. Cependant, comme le montrent abondamment les articles qui suivent, les mécanismes d'identification nécessaires à l'actualisation pratique du contenu moral représenté – exemplaire ou contre-exemplaire – interrogent surtout la possibilité imminente du mal chez l'homme. Ainsi, si l'imperfection, la laideur et la monstruosité sont autant de repoussoirs moraux et que la beauté a toujours été le véhicule de choix pour représenter le bon, il n'en demeure pas moins que le travail du

2 BATAILLE, Georges, interviewé par DUMAYET, Pierre, 1958. 29 mai 2015 <<https://www.youtube.com/watch?v=tpFSXAdIEYY>>.

spectateur consiste à faire résonner ces œuvres à la recherche d'une « moralité esthétique » qui lui soit propre.

A ce titre, le dossier monographique que nous proposons s'articule autour de trois volets qui portent notamment sur la littérature espagnole, argentine et péruvienne contemporaine : premièrement, une réflexion autour des transgressions de l'esthétique et des esthétiques de la transgression (Arias, Escudero, Zerari-Penin) ; deuxièmement, une illustration de la réception morale et sociale des valeurs engagées par l'esthétique (Baudry, Lakhdari) ; et troisièmement, une ouverture transhistorique sur la continuité et les transformations des processus d'édification à l'aune de la modernité du XIX^e siècle au XXI^e siècle (Pédeflous, Martin).

Dans « Un autor licencioso: pornografía y lenguaje en el *Teatro proletario de cámara* de Osvaldo Lamborghini », Martín Arias (Université Paris 8) offre une réflexion autour des rapports entre pornographie, langage et littérature entretenus par cet ouvrage hétérodoxe de l'écrivain argentin Osvaldo Lamborghini (1940-1985). En s'appuyant sur la définition de la pornographie comme discours atopique selon Dominique Maingueneau dans *La Littérature pornographique* (2007), Arias relit cette dernière publication de Lamborghini dans le cadre des « discursos que, incluso si son tolerados, se deslizan por los intersticios del espacio social, discursos nocturnos que se traman en la frontera entre la civilización y algo que, al parecer, se ubica más acá de ella ». En ce sens, cet objet complexe – qui se compose de revues pornographiques modifiées, poèmes, récits, aphorismes et calembours – présente des traits esthétiques à la lisière du représentable.

Dans « Erotisme décadent et perversion sexuelle dans les contes pathologiques d'Antonio de Hoyos y Vinent : crime, passion et déviance dans *Castilla. La Argolla* et *El caso clínico* », Xavier Escudero (Université du Littoral Côte d'Opale) transpose cette réflexion autour du rôle de la transgression à la fin du XIX^e siècle en l'Espagne où « désir, plaisir, morale (ou immoralité) et esthétique font partie des ingrédients qui caractérisent le courant moderniste fin-de-siècle et plus précisément la décadence ». En étudiant le cas d'Antonio de Hoyos y Vinent – écrivain espagnol décadent, homosexuel, né à Madrid en 1885, d'une famille aristocrate –, Escudero réfléchit sur la mise en scène d'un « érotisme décadent » et d'une « sexualité déviée » qui, cependant, ne fait pas l'objet d'une intention moralisatrice. Si ces comportements ne font pas grimacer la bienséance, c'est parce qu'ils s'inscrivent aussi dans un discours scientifique repris par la littérature moderniste ou postmoderniste.

Dans « Les *Crimes exemplaires* de Max Aub ou de l'assassinat en mode mineur », Maria Zerari-Penin (Université Paris-Sorbonne) analyse cet ouvrage inclassable de l'écrivain espagnol d'origine française Max Aub (1903-1972). Ce « brillant répertoire, teinté d'humour noir, de courts récits et micro-récits criminels » propose « une approche oblique ou excentrique de l'humain ». Ces récits se caractérisent par une ambiguïté fondamentale qui apparaît dès le titre de l'ouvrage : « exemplaires », ils semblent s'inscrire dans la lignée de la nouvelle cervantine édifiante ; mais leur thème, les « crimes », interdit apparemment toute moralisation. En outre, l'humour noir court-circuite l'exemplarité dans la mesure où « en parallèle de la jouissance provoquée chez nombre de locuteurs-criminels par la mort qu'ils ont causée, les *Crimes exemplaires* témoignent d'un double plaisir : textuel et criminel, formel et thématique ».

Dans « De l'indignation : origines et usages d'une émotion morale chez Julio Ramón Ribeyro », Paul Baudry (Université Paris-Sorbonne) explique la présence de l'« émotion morale » de l'indignation chez Julio Ramón Ribeyro (1929-1994) par « l'assimilation de deux héritages socialisants

distincts mais complémentaires propres aux années 1950 : le néoréalisme italien au cinéma et le réalisme critique en tant que tendance chez les intellectuels progressistes de l'après-guerre ». En se penchant sur ses quatre premiers recueils de nouvelles – *Los gallinazos sin plumas* (1955), *Cuentos de circunstancias* (1958), *Las botellas y los hombres* (1964) et *Tres historias sublevantes* (1964) –, Baudry étudie l'« isotopie incontournable [de l'indignation] parmi les émotions présentes dans l'économie de la lecture et du transfert ». Détaché de sa fonction performative, cette indignation résiduelle devient « le point d'appui pour une réflexion humaniste qui s'applique à définir la dignité à partir des préjudices subis notamment par le corps des personnages ».

Dans « *Caretas y máscaras* : morale et esthétique dans les romans de Galdós et le théâtre de Lorca », Sadi Lakhdari (Université Paris-Sorbonne) travaille sur les ouvrages de la deuxième période du romancier espagnol Benito Pérez Galdós (1843-1920). En effet, « à partir de *La desheredada* (1881), l'influence naturaliste le pousse à abandonner tout engagement moralisateur au profit d'une plus grande objectivité ». Le motif du masque y joue un rôle central, notamment dans *Fortunata y Jacinta* (1887), dans la mesure où il illustre l'« opposition entre l'individu authentique et celui qui se plie aux contraintes et aux règles imposées par la société ». Ce motif est repris mais transformé dans *El público* de García Lorca car chez cet auteur « la tentative de démasquage total est vouée à l'échec, car derrière le masque se cache un autre masque ».

Dans « “No hay en el mundo cosa que a Dios se asconda” (sic) (*Libro de los Enxemplos*): avatares de un motivo ejemplar en el siglo XIX de la leyenda fantástica al cuento infantil », Justine Pédeflous (Université Paris-Sorbonne) s'interroge sur « la perdurance au XIX^e siècle du motif médiéval de l'œil divin qui voit les péchés même dans l'obscurité, celle-ci ne protégeant le criminel que de l'œil humain ». En partant du fonctionnement exemplaire de ce motif dans le *Libro de los Enxemplos*, Pédeflous décrit sa migration vers une légende fantastique de l'écrivain romantique espagnol José de Zorrilla, puis vers la littérature infantile à la fin du XIX^e siècle. Cette intertextualité s'avère problématique dans la mesure où les deux pôles de la poétique classique, la moralité et l'esthétique, semblent souvent plus contradictoires que complémentaires.

Finalement, dans « Moralité et Surmoi dans *Un asunto de honor* d'Arturo Pérez Reverte », Jean-Christophe Martin (Université Paris-Sorbonne) s'intéresse à ce récit bref que l'auteur espagnol écrivit pour le cinéma, dont le propre est d'actualiser « certains mécanismes de la littérature chevaleresque, en proposant une relecture des contraintes de l'amour courtois et de la question de l'honneur », ainsi que d'un conte classique de Perrault, *Cendrillon*. La reprise de ces genres traditionnels contraste pourtant avec « une langue populaire délicieusement fleurie [qui] facilite la perversion des codes ». Malgré tout, Pérez Reverte s'attache à « réhabiliter son héros issu de ses errances dans les bas-fonds madrilènes en lui donnant les valeurs de courage et de justice », ce qui entraîne une interprétation problématique de l'œuvre.